

## Avons-nous une tradition de lecture?

André Gaulin

Number 94, Summer 1994

La transmission de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44436ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Gaulin, A. (1994). Avons-nous une tradition de lecture? *Québec français*, (94), 69–70.

# Avons-nous une tradition de lecture ?

par ANDRÉ GAULIN

*Venise a ses gondoles, Miami, ses palmiers, la France, ses monuments, les Tziganes, leur musique. Et moi, qu'est-ce que j'ai ? Peuple jeune, dynamique, que voit donc l'étranger quand il arrive ici ? Nous autres, c'est les poteaux, poteaux de téléphone...*

(« Les poteaux »)  
Chanson de Félix Leclerc

**O**n suppose qu'une culture nationale, c'est une culture enracinée. Elle a son terreau, son tellurisme, son air, son aire, ses lieux et espaces imaginés, recomposés, ses temps composés ou décomposés, bref, ce qui fait que Dante, Goethe ou Montaigne, tout en participant de la même humanité, de la même Europe, appartiennent à des corpus littéraires et culturels convergents mais différents.

En France, un finissant de lycée sait au moins qui est Montaigne, comment il a contribué à éclairer le roi dans une France déchirée par les guerres de religion, ce qu'il a dit de l'amitié à propos de la Boétie qui était du côté de Sarlat. Davantage. De Montaigne à Descartes, de Descartes à Pascal ou à Molière ou à Racine, et d'eux à Hugo, Lamartine, Balzac, Stendhal etc. jusqu'à Camus ou Barthes se tisse une tradition de lecture et à travers elle ce qui fait l'esprit national français : le chauvinisme pen-

seront certains (et pourtant aussi largement l'ouverture et l'accueil), l'esprit de critique, le sens de la relativité, l'attachement profond aux espaces sociaux, la sensualité de la vie mais une grande pudeur en poésie, un certain conservatisme de la langue, etc.

Mais comment peut-on être aujourd'hui Français, Allemand, Italien, Persan ? Ce genre d'affirmation dérange les grandes maisons-mères des empires économiques outre-nationaux, les grandes cuisines macdonaldiennes (*small cheese is beautiful*), les chambres climatisées hiltonniennes (*home, sweet home*). L'œcuménisme de la soutane retrouvée et l'universalité du burger et du jeans ! C'est pratique dans la civilisation de l'à-peu-prêt-à-porter.

Qu'on le veuille ou non, heureusement, beaucoup de pays ont encore une tradition, incluant la tradition de lecture. Cette tradition, on le pense bien, passe par le

réseau scolaire. En Allemagne, par exemple, au niveau universitaire, dans le domaine littéraire, on encourage l'ouverture à deux littératures et cultures nationales étrangères. Cela influence d'autant l'enseignement des langues vivantes aux niveaux scolaires inférieurs.

Qu'en est-il du Québec ? Quelle est notre tradition de lecture, c'est-à-dire que fait lire le réseau scolaire de tous les niveaux qui permette aux Québécois et aux Québécoises de se situer dans la pensée et la sensibilité québécoises ? Quels sont nos auteur(e)s classiques auquel(le)s l'institution scolaire devrait nous donner accès ? Quels écrivains, ou écrivaines, ont contribué à nous bien traduire, à nous livrer une ou des images justes, une manière de voir l'Amérique, de vivre notre condition humaine qui s'y exprime en français ?

Il faut constater que nous avons peu, comme société, intégré à notre vécu le « dialogue québécois » dans le même sens où l'on parle de l'ensemble de l'écriture française comme « dialogue français ». Quand entendons-nous un homme ou une femme politique, par exemple, se référer à un penseur ou un écrivain d'ici ? Quel conférencier public, formé jusqu'à l'université, qu'il soit un scientifique, une femme d'affaires ou un journaliste, cite l'un de nos auteurs ?

Si nous creusions la question, nous découvririons que pour la plus grande partie des nôtres, « l'écriture » québécoise n'existe pas. Non pas seulement parce que l'on est ignorant sur le sujet mais surtout parce que l'on trouve qu'un tel « dialogue » n'en vaut pas la peine. Un jour, j'avais demandé à un certain ministre - qui n'était pas libéral - de faire mettre l'accent son Ministère sur la valorisation de notre littérature. La réaction spontanée fut de me demander si Michel Tremblay avait une langue recommandable.

En deux phrases et autant de préjugés, notre littérature était mise au ban. Elle prenait le visage misérabiliste d'un niveau de langue qui ne s'apprend pas mais s'attrape plutôt dans la rue après la classe, elle réduisait

une grande dramaturgie jouée dans le monde entier au côté ruelle d'Outremont ! Plus récemment encore, et autrement, à quinze ans du premier exemple, des artistes - un écrivain et un cinéaste - mettaient en scène Émile Nelligan. Le sujet n'est non pas Nelligan mais sa folie, non son œuvre essentiellement sonore et à ce titre très moderne, ajoutant à la poésie de Baudelaire ou de Verlaine, mais sa biographie et sa vie malheureuse. Dehors le texte et sur le prétexte. L'écrivain, non. Le fou, oh oui.

Le plus récent exemple de notre absence institutionnelle d'une tradition de lecture, c'est le projet d'enseignement du français au niveau collégial. À croire que certains concepteurs de programme ont trouvé le moyen d'avancer en arrière comme dans le bon vieux *tramway* (qui n'a rien à voir avec le désir). Au lieu d'avoir à lire *Le couteau sur la table* ou *Menaud, maître-draveur* au secondaire, au collégial et à l'université, les jeunes Québécois et Québécoises en seront quittes pour renouer avec le Moyen Âge, le classicisme, le romantisme, le symbolisme et comme alors, là, ça se dégrade, ils pourront toujours « switcher » sur *Marla Chapdelaine* de l'ancien Québec défroqué.

Non, mais, après tout ce temps, pour qui est-ce qu'on nous prend, surtout que le Québec ne s'est guère plus inventé une tradition de lecture du corpus français. Il s'est contenté de singer la France plutôt que de faire son profit de ce qui lui aurait mieux convenu. Oh, je sais bien que les ultramontains nous ont fait lire Louis Veillot et Joseph de Bonald. Sommes-nous donc restés cabotins ? Et royalistes de l'Angleterre ?

Des universitaires et de nombreuses enseignantes ont découvert notre corpus littéraire mais Dieu-le-Père qui est à Québec, lui qui s'est laïcisé dans les formes et qui est passé du Département de l'instruction publique au ministère de l'Éducation, croit-il que nous pourrions instaurer pour l'École québécoise une tradition de lecture ?